

bles par la beauté de notre esprit, par la variété de nos connaissances et par la profondeur de notre savoir? Il exige, pour nous donner part dans son royaume que nous retracions la simplicité de l'enfance. Est-ce de mériter l'estime des hommes, d'enlever leurs suffrages et leurs applaudissements? Notre bonheur, selon lui, est d'être l'objet de leurs censures et victimes de leur leurs calomnies. Est-ce de nous concilier la faveur du monde? Nous le pouvons, d'après les saints livres, sans renoncer à l'amitié de Dieu. Est-ce de conserver la paix avec nos frères? L'Apôtre nous le recommande en effet, mais Jésus-Christ nous prévient en même temps que nous serons bien souvent obligés de rompre avec eux, et que sa doctrine est un glaive qui sépare le père du fils et le frère de la sœur. Est-ce enfin de couler ici-bas des jours sereins et paisibles? Il nous désavoue pour ses séviteurs si nous ne sommes prêts, dans tous les instants, à lui faire le sacrifice de notre propre vie.

Quelle est donc, encore une fois, cette unique chose, qui, suivant lui, nous soit nécessaire et indispensable? C'est, comme je vous l'ai dit, et comme nous l'assurent les saints docteurs, le salut de notre âme. C'est là, dit saint Eucher, ce qui doit nous occuper non-seulement comme le premier de nos soins, mais comme notre seule et unique affaire: *Hec nos cura occurrat, non jam placet prima, sed sola.* La chose que le Seigneur nous déclare être la seule nécessaire, c'est celle dont Marie a fait choix et qui ne peut lui être enlevée: *Quæ non auferetur ab ea.* Mais les richesses se dissipent, les grandeurs disparaissent, les plaisirs s'usent, les connaissances s'éteignent, la santé s'affaiblit, les forces s'épuisent, la vie nous échappe, la figure de ce monde passe et toute sa gloire s'évanouit comme un songe; le salut seul ne peut nous être ravi sans notre consentement, ou plutôt sans notre faute, parce que c'est la seule fin pour laquelle nous ayons été créés, la seule affaire qui dépende entièrement de nous, le seul bien qui dure éternellement; c'est donc la seule chose qui nous soit nécessaire et le meilleur choix que nous puissions faire. Le salut d'après la doctrine de l'Évangile, est pour nous une chose si nécessaire, que non-seulement il ne nous est jamais permis d'y renoncer, mais que c'est un véritable crime de nous exposer volontairement à le perdre. C'est pour nous une affaire tellement indispensable, que pour en assurer le succès, il n'est point d'efforts que nous ne devions tenter, point de mauvais traitements que nous ne devions subir. Si votre œil y met obstacle, nous dit Jésus-Christ, arrachez-le. Si votre main s'y oppose, coupez-la. C'est un bien si précieux, que rien ne peut en compenser la perte, pas même la possession du monde entier. Car de quoi sert à l'homme, ajoute le Sauveur, de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme, et que peut-il mettre en parallèle pour en accepter l'échange?

Je serais infini, mes Frères, si je voulais rapporter tout ce que ce divin maître nous dit pour nous convaincre de la nécessité du salut. Ouvrons l'Évangile: il nous y prêche à chaque page cette grande vérité. Ici, il nous l'enseigne par ses maximes: Ne craignez point, nous dit-il, ceux qui privent de la vie du corps, mais ne peuvent ôter celle de l'âme, ne reconnaissant pour nous d'autre danger que celui de manquer notre salut. Là, il nous la rend sensible par ses paraboles: le salut est un trésor caché; et nous devons, selon lui, nous dévouer de tout pour en faire l'acquisition. Ailleurs, il nous la rappelle par ses menaces: Hâtez-vous de changer de vie, nous crie-t-il, car déjà la cognée est à la racine de l'arbre! Ce seul point est, si je puis parler ainsi, la quintessence de toute sa doctrine: on ne peut méconnaître cette nécessité, sans mettre en doute la vérité de ses oracles et sans abjurer le titre de chrétien. Quiconque lit attentivement l'Évangile en tire forcément cette conclusion: Le salut de mon âme est la seule chose nécessaire pour moi; hors de là, tout n'est que frivolité, amusement, bagatelle et vanité: *Unum est necessarium.* Mais, hélas! ce divin livre est ouvert à tout le monde, et personne ne songe à y lire; les vérités qu'il renferme sont annoncées à toute créature, et per-

sonne ne s'empresse de les entendre: elles frappent à la porte de tous les cœurs, et personne ne veut leur ouvrir. Un seul passage de l'Évangile suffit autrefois pour changer entièrement saint Antoine et le déterminer à quitter le monde, à distribuer tous ses biens et à s'enfouir dans la solitude; et maintenant ces vérités saintes font à peine sur nous une légère impression: elles coulent en quelque sorte sur la surface de nos âmes, comme la pluie sur la superficie des rochers. Mais, pour n'avoir pas cru, sur l'enseignement de l'Évangile, que la seule chose nécessaire pour nous est le salut de notre âme, nous sera-t-il permis d'éluder entièrement cette importune vérité? Non, mes Frères; car la raison est ici d'accord avec la foi pour nous prouver l'indispensable nécessité du salut. C'est ce que vous verrez dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE

Que diriez-vous, mes Frères, d'un homme qui, n'ayant, pour regagner le sol qui l'a vu naître, rentrer en possession de l'héritage paternel et retrouver les objets de sa tendresse, qu'un temps mesuré avec une extrême réserve et fixé avec une inexorable rigueur, s'arrêterait follement à cueillir les fleurs semées sur sa route, à admirer les beautés du pays qu'il parcourt, à étudier les curiosités qu'il renferme, à prendre part aux plaisirs et à s'associer aux intrigues de ceux qui l'habitent, sans penser à une famille qui le hérite et le regrette, à une épouse qui l'adore et le pleure, à de faibles et tendres enfants dont l'existence et le bonheur dépendent de son retour? Cet homme, me répondriez-vous, est un véritable insensé de sacrifier ses intérêts les plus précieux, ses affections les plus légitimes et ses devoirs les plus sacrés. Eh! bien, mes Frères, son histoire n'est-elle pas celle d'un grand nombre de chrétiens? n'est-ce pas aussi la vôtre, n'est-ce pas enfin la mienne? Dieu nous a donné quelques moments pour mériter l'éternité; car la vie de l'homme est comme la fleur des champs qu'un même jour voit éclore et se faner. Or, comment employons-nous ces courts instants? Au lieu de traverser rapidement cette terre étrangère, ce lieu de pèlerinage et d'exil, nous nous amusons aveuglément à considérer la figure passagère de ce monde, à recueillir ses trompeuses richesses et à écouter la voix enchanteresse de ses voluptueux disciples; nous perdons tout-à-fait de vue le terme de notre course, nous oublions complètement notre véritable patrie, et, fascinés par la bagatelle, nous abandonnons entièrement l'affaire de notre salut. Affaire nécessaire et seule nécessaire... Affaire nécessaire, puisque nous ne pouvons nous passer du salut: c'est notre dernière fin.

Tous les êtres obtiennent ici-bas leur destinée et remplissent en ce monde le but pour lequel ils ont été créés: les cieux nous racontent la gloire du Très-Haut, et le firmament nous manifeste sa puissance; le soleil éclaire nos travaux et féconde nos sueurs, la terre fournit à tous nos besoins, les animaux partagent nos fatigues et servent à nos différents usages; mais c'est dans le salut seul que l'homme trouve sa fin. Car c'est dans le salut que Dieu a renfermé toutes nos espérances; c'est dans le salut que nos facultés auront leur entier développement; c'est dans le salut que nos desirs seront pleinement satisfaits; c'est dans le salut que nos vertus seront dignement rémunérées; c'est le salut qui doit sécher nos larmes, finir nos douleurs et assurer notre félicité. Affaire nécessaire, puisqu'en la perdant, nous perdons tout; et ces honneurs dont nous sommes ambitieux, et ces plaisirs que nous poursuivons avec tant d'ardeur, et ces biens auxquels nous ne pouvons nous arracher; nos labeurs auront été sans fruit, nos peines sans consolation, nos mérites sans récompenses; nos liens les plus intimes et les plus doux seront éternellement rompus: plus de parents, plus d'amis, plus de connaissances. Tendres mères, vous ne les retrouverez jamais ces enfants que vous aimez plus que vous-mêmes: en manquant votre sol, vous vous en séparez pour toujours. Affaire nécessaire, puisque la perte du salut nous jette dans un irréparable malheur.

N'eussions-nous d'autre chose à craindre, en manquant nos immortelles destinées, que de voir toutes nos espérances s'évanouir pour toujours à la mort, et toutes nos facultés s'éteindre à jamais dans le tombeau, que d'être délaissés comme la brute dans une vile pourriture, et replongés, comme elle, dans un éternel néant, cette triste perspective n'aurait-elle pas de quoi désoler une créature qui sent le prix et la dignité de son être? Mais, quand on songe que nous ne pouvons perdre le souverain bien sans nous trouver en proie à tous les maux; que, si nous n'entrons pas dans la voie de notre maître, nous gémirons éternellement dans les ténèbres extérieures; que si nous ne gagnons pas le ciel, nous tomberons nécessairement dans l'abîme, et que, si nous ne jouissons d'une immuable félicité, nous serons livrés pour toujours au sort le plus affreux, quoi de plus propre à nous convaincre de la nécessité du salut? Affaire donc bien nécessaire, puisque nous ne pouvons nous passer du salut; affaire même seule nécessaire, puisque nous pouvons nous passer de tout, excepté du salut.

Car tous les autres biens me sont réellement étrangers; ce sont des vêtements qui m'environnent et dont je puis me dépoiler; mais le salut est mon affaire personnelle; c'est le sort de mon âme; c'est le mien propre, et je ne puis m'en séparer. Je puis me passer des richesses de ce monde, puisque tant d'autres en sont entièrement privés et n'ont pas même où reposer leur tête. Je puis me passer des grandeurs de ce monde, puisque tant d'autres naissent dans l'obscurité, vivent dans la dépendance et meurent dans l'oubli. Je puis me passer du bien-être de ce monde, puisque tant d'autres languissent dans le besoin, ou mangent un pain trempé de sueurs. Je puis me passer des plaisirs de ce monde, puisque tant d'autres sont accablés de souffrances, rongés de chagrins et abreuvés de larmes. Je puis me passer des faveurs de ce monde, puisque tant d'autres éprouvent la haine et endurent les persécutions. Je puis me passer de la paix de ce monde, puisque tant d'autres sont en butte aux injures et aux contradictions. Je puis enfin me passer de l'estime de ce monde, puisque tant d'autres essuient le mépris, dévorent les affronts et subissent tous les jours d'injustes flétrissures. Toutes ces choses, il est vrai, contribuent au bonheur de ce monde, charmant, embellissent la vie de ce monde; mais je puis me passer de la vie même de ce monde, puisque tant d'autres l'exposent pour un vil intérêt, la sacrifient pour une vaine gloire, et qu'il me faudra la quitter moi-même dans quelques jours; car la vie la plus longue n'est qu'un instant rapide, et je ne suis séparé que par un point de la mort la plus tardive.

Ainsi le salut est la seule chose dont je ne puisse me passer. C'est donc là, confes l'orateur chrétien dont j'ai emprunté le raisonnement, que je dois tenir constamment. C'est donc à lui que je dois nécessairement m'attacher, à moins que, par un affreux désespoir et un monstrueux aveuglement, je ne consente à être infiniment et éternellement malheureux. Conséquence terrible! mais rien ne peut nous y soustraire. C'est le sort inévitable de l'incrédule comme du chrétien: point de différence. Ainsi l'a réglé la divine justice: point d'évasion. Le salut ou la damnation: point de milieu. Si nous faisons notre salut, le ciel nous est acquis pour toujours; si nous le manquons, l'enfer sera éternellement notre partage: plus de changement. En perdant notre âme, nous perdons tout: plus de ressources.

Que conclure de là, mes Frères? C'est que le salut étant une chose nécessaire, et la seule nécessaire pour nous, il faut absolument faire notre salut, quelque prix qu'il nous en coûte. Ainsi raisonnaient les saints de tous les pays, de tous les âges et de toutes les conditions. Ainsi raisonnait le vertueux Joseph, quand l'infidèle épouse de Putiphar essayait de le corrompre. Comment pourrai-je, disait-il, commettre cette action et pécher contre mon Dieu? Ainsi raisonnait la chaste Suzanne, quand d'impudiques vieillards la sollicitaient au crime: J'aime mieux, répondait-elle, tomber innocente entre vos mains que de me rendre coupable aux yeux du Seigneur.

Ainsi raisonnait le courageux Eléazar quand, par l'ordre de l'impie Antiochus, on l'engageait à prendre une nourriture défendue par la loi: Je pourrais, disait-il, me soustraire aux supplices des hommes, mais je n'échapperais pas à la main vengeresse du Tout-Puissant. Ainsi raisonnaient les intrépides Machabées, lorsque le même tyran s'efforçait de les entraîner dans une semblable prévarication: Nous sommes prêts à mourir, s'écriaient-ils, plutôt que de violer les lois de Dieu et de notre pays! On ne leur entendait point dire, comme aux prétendus chrétiens de nos jours: Je me conformerai volontiers aux pratiques de la religion, mais je n'ose m'exposer aux railleries du monde; je voudrais bien rompre avec les coupables divertissements du siècle, mais je crains de blesser les convenances sociales; je renoncerais de bon cœur aux indécences de la mode, mais je redoute d'attirer sur moi les traits du ridicule; je consentirais même à restituer ces profits usuraires, à rendre ces biens mal acquis, mais il me faudrait déchoir du rang que je tiens dans le monde, me sévrer de toutes les jouissances, vivre de continuelles privations, et ce qui est encore plus dur pour moi, condamner d'innocentes créatures à porter toute ma vie la peine de mes erreurs: je n'aurai jamais ce courage; je quitterais sans regret cette profession criminelle, mais je n'ai pas d'autres moyens d'existence; il ne me reste aucune ressource, ma retraite me réduirait à la misère: je ne puis rompre mes liens. C'est-à-dire, mes Frères, que vous pensez à l'affaire de votre salut quand toutes les autres seront terminées; que vous vous occuperez de l'intérêt de votre salut quand tous les autres seront en sûreté, et que vous travaillerez à l'œuvre de votre salut quand vous pourrez le faire sans que rien ne vous arrête et sans qu'il vous en coûte. Mais mon âme, que deviendra-t-elle? Quoi, vous ne pouvez vous détacher de biens passagers et frivoles, et vous sacrifiez sans peine un bonheur éternel et infini! Vous tremblez à la seule idée de légères et courtes souffrances, et vous vous précipitez vous-mêmes dans des supplices sans adoucissement et sans terme! Quelle horrible conséquence!

Ne comprendrons-nous jamais, mes Frères, nos véritables intérêts? Puisque le salut de notre âme est pour nous une affaire indispensable, il faut donc, avant tout, en assurer le succès; puisque c'est la seule chose nécessaire, nous devons donc lui sacrifier tout le reste. Il n'y a donc point d'affaire qui doive nous en distraire, point d'intérêt qui doive nous retenir, point d'obstacle qui doive nous arrêter. Il faut que je me salue, devons-nous dire, dût le monde entier se liguer contre moi, et fût-il boire jusqu'à la lie le calice des tribulations, il faut que je me salue. Dussé-je, comme saint Paul, être en butte aux persécutions des étrangers et à la haine des faux frères, dussé-je me voir chargé de croix et entouré de privations; dussé-je enfin m'exposer à tous les périls et affronter le dernier supplice, il faut que je me salue. Il faut que je me salue malgré la chair, malgré le monde, et malgré le démon. C'est par votre grâce, ô mon Dieu! que nous comprenons aujourd'hui cette indispensable nécessité; c'est vous qui avez dissipé les ténèbres de notre esprit; c'est vous qui avez amolli la dureté de notre cœur et vaincu la résistance de notre volonté; c'est à vous, enfin, que nous devons cette résolution salutaire. Ne permettez point que nous la perdions jamais de vue; mais achevez, Seigneur, votre ouvrage en l'affermissant de plus en plus et en nous donnant la force de l'exécuter. Gravez-la profondément dans notre âme, et qu'elle soit toute notre vie l'objet de nos pensées, la règle de nos desirs et le mobile de nos actions. Qu'aidés de votre secours et encouragés par l'exemple de cette nuée de témoins qui nous ont précédés dans la gloire, nous marchions avec ardeur vers le but qui nous est proposé, afin qu'après avoir travaillé constamment à notre salut, nous l'obtenions un jour en récompense de nos efforts. Ainsi soit-il?